



$D_1 E_1 L_2' O_2 S_1 T_2 I_1 E_1$

$D_1 E_1 M_3 A_1 R_1 D_1 E_1$

## De La Part des Anomiques

PHILIPPEBLOUIN

**L<sub>2</sub>** a vermine édifiée. Contre Marx nous dirons que

l'histoire ne se répète pas deux fois mais constamment, à défaut d'extériorité. Et il n'y a pas dans la mimétique historique de progression du tragique au ridicule, puisque le ridicule est tragique (le tragique est peut-être ridicule lui-même). La vermine édifiée : rappelez-vous 1848, Versailles contaminée par le bas peuple, un indigent qui se joue du Roi sur le trône, des prostituées dans le palais des glaces. Pâle copie des sans-culottes de 1789. Que dirons-nous aujourd'hui de cette revendication : que De l'Osti d'Marde ait sa place au panthéon périodique : que le faux soit aussi sérieux que le vrai (ce qui est déjà le cas de toute manière – ou pas)? Qu'imitons-nous? Nietzsche disait, à propos de ce qui se figure dans notre crâne lorsqu'on ne cesse pas les *pourquois* : « *Celui qui lutte contre les monstres doit prendre garde, A ne pas devenir un monstre lui-même. Et si vous fixez trop longtemps un abîme, l'abîme aussi regarde en vous* ».

Est-ce que cet abîme est une farce ou une tragédie? *Ceux qui détournent le regard font l'idéologie, ceux qui le contemplent font la fin* (comment ne pas vouloir la fin de quelque chose qui nous effleure, nous chatouille sans imbiber. Voilà classés matérialistes et idéalistes.

Selon Slavoj Zizek, l'idéologie n'est pas tant la fuite du monde mais la volonté de *faire du monde une fuite*. Qu'y a t'il à faire pour nous, que le goût de l'autonomie fait accroître au Demiurge, que de FUIR LA FUIITE. Voilà pour l'art, pour la philosophie, et pour tout ce qui, en prenant congé de l'actualité, se veut vivre plus avant. En fait la question est là, et c'est notre propre échafaud qui se la pose : Fuions-nous en avant où en arrière la fuite en avant ou en arrière? Au lieu de répondre, il saillera de défoncer l'échafaud au regard hardi ; seulement un anomique oserait emporter son bourreau avec sa propre seringue. Pour résumer la situation, il convient d'énumérer des faits saillants et de laisser l'entendement les relier en constellation :

- Le 10 novembre 2006, la première page du journal *Métro*, annonce en grande pompe de l'ouverture de la saison de ski
- Le 31 décembre 2006, il n'y a pas de neige dehors
- Le 2 janvier 2007, à la troisième page du journal *Métro*, Jici Lauzon, dans le cadre d'une campagne visant l'abolition de la cigarette dans les médias, affirme que « la télévision est un espace public ».
- Tous les soirs, il n'y a rien qui se passe dehors, absolument rien (regardez par la fenêtre, vraiment!).
- Tous les soirs il y a des événements « importants » dans les téléviseurs.
- Les occidentaux passent huit heures par jour à dormir, huit heures à travailler et quatre heures à regarder la télévision : ne se réveillent-ils jamais?
- Le Parti Libéral du Québec ne ressent plus le besoin d'inscrire un quelconque slogan sur ses affiches
- La marchandise des magasins est éclairée, même la nuit.
- Auschwitz et Hiroshima ont eu lieu il y a 62 ans; le mode de production capitaliste est en place depuis 250 ans.
- La première industrie d'importance au monde est celle du pétrole, la deuxième l'armement, et la troisième la drogue.

Est-ce que le port des fusils miniatures, développés à l'époque de la Commune, favorise le contact humain plus que celui du Blackberry? Voilà le débat de société qui devrait accaparer les centres névralgiques du savoir-pouvoir. Sommes-nous vraiment libres à l'intérieur de ces murs? Est-il normal que des anarchistes appuient à l'idée reçue d'un désagrègement non-souhaitable du rapport d'autorité disciplinaire moderne? Y a t'il vraiment une crise de l'autorité?

La (fausse) conscience qu'a acquise l'homme d'une détermination par le biologique, d'une régulation à la fois immanente et filigranique à son espèce, doublée d'une conception du sujet connaissant (scientifique) comme

séparé de son objet, a autorisé la prise en charge forcée du processus de *régénération de la race* et sa mise en application accélérée. Pratique selon laquelle la guerre est à l'homme ce que la glaciation fut aux dinosaures ; pâte de merde qui barbouilla le XXe siècle ; prolétaires mutilés en guerre. Et l'occident se croit aujourd'hui lavé de ses impuretés : l'impureté qui serait, nous en sommes convaincus, *la force motrice de l'histoire*. Le lubrifiant coule à flots : la résistance est nulle : le contact est rapide et sans perte. Mais il en est qui se meuvent tellement lentement et avec tellement de pertes qu'ils ne sont même plus visibles.

Leur avantage est la proximité qu'ils gardent avec cette immédiateté de la souillure ; on dit d'eux qu'ils font des gros bacs de merde et qu'ils en brassent, ils aiment ça et ça revole. On dit d'eux qu'ils *ont des lunettes de merde...*

Et de la part des anomiques, ils clament leur impuissance :

**C'est de l'ostie de merde.**



## De Pourquoi j'avance cagoulé frangine

« **C**<sub>2</sub>omme disait l'autre... » Combien de fois je

l'ai entendue celle-là, puis quelques étudiants rire, d'un étouffement affecté, comme s'il y avait quelque chose d'invisible qui passait entre eux et l'orateur, quelque chose du privilège du secret. « L'autre », c'était souvent Nietzsche, Marx ou Freud, puis les quelques étudiants, c'était il faut croire ceux-là mêmes qui crachaient sur une certaine façon de signer en philosophie, ou dans la production intellectuelle en général. À quelles conditions est-ce qu'on s'en tape? Je veux dire; du secret, de la signature, ou des ongles que Deleuze ne coupait pas? De F-o-u-c-a-u-l-t et de ses expériences sexuelles? Qui s'en tape vraiment aujourd'hui, entre nous? Pourquoi j'avance cagoulé frangine.

Y'a de ces *façons* qui ne s'oublient pas. La signature par exemple, ça date. Ça date, ou pas vraiment. Parce que Kant signait pas comme nous, pas comme Derrida – oh. Pis fuck c'est pas pour les bourses que tu signes l'ami. C'est une façon, c'est *Europe*. L'UdeM ou l'UQAM, au compte de la signature, échappent pas à cette Europe-là. C'est pas les États-Unis tu vois, où il y a la collégialité, le campus, où on publie à coup d'articles ; ça c'est une tout autre façon, pour laquelle le re-nom c'est souvent plus pour les étudiantes que pour estampiller sa personne sur une œuvre, de 300 pages chez Épiméthée putain. Le nom propre signé d'un franco-allemand – c'est toi et moi – lui se met à fonctionner à son propre compte, dans le plan autonome des textes, son devenir. Le nom finit par lui-même compter ; c'est comme « Warhol ». Oui merde je sais, Descartes « avançait masqué ». Mais je l'imagine bien le loup stylisé sur sa gueule! Descartes! ...le fin signeur!

Ok. Et c'est pas comme s'il fallait chercher à savoir *pourquoi* on signe. Ça, on laisse ça aux sociologies, aux psychologies, que sais-je encore ; ça

c'est leur affaire, leur affaire propre, mais qu'ils doivent se partager sans pouvoir s'entendre, dans leur course débile à l'antécédent. Comment on dit déjà? C'est avec ça qu'ils font leur argent quoi (mais ils doivent se le distribuer). Moi ce serait plutôt faire valoir ce qui se passe quand on signe, puis quand on signe pas. C'est deux questions différentes ; mais l'occasion elle est singulière, d'en traiter.

Je dis « signer ». Ça passe par beaucoup plus qu'un paraphe à la fin du texte l'ami. La signature ça passe partout. Ça passe par le style aussi. Écris pas ton nom, le style, lui, va signer pour toi (mais arrête le vouvoiement à la 17ième, avec tes talons, t'as chaud, tu sens fort le fond de teint). Baisé quand même que tu voudrais pas. Ou le ton. Comme pourquoi ici je voudrais glisser une ligne sur les tasses que je nique, pourquoi je le dirais à la manière des cités parisiennes? C'est quoi une signature? Ça passe par quoi encore? C'est pas sûr que citer des autorités – on dit « autorités », ça vient d'« auteur » ; y'a rien d'innocent – c'est pas encore une façon détournée de signer, de se *signer* comme on dit dans le vocabulaire de la liturgie. « Nietzsche », « Bourdieu », ou « saint Augustin » pour d'autres, ça fait valoir tristement un personnage, celui dont la main signerait. Le nom, faute de l'avoir, tu l'empruntes, par réseautage. Citer ça masque mais ça cagoule pas, faudrait pas t'emballer avec ton chapeau plein de noms. Mais qu'est-ce que tu te racontes au fond? Cite, trouve un ton, fais du style ; ça donne un air, une individualité, une personne, mais quand le sac à ordures est bien refermé, il y a quelque chose qui pue encore. C'est sûrement la défaite, celle de n'avoir pas su faire passer dans l'écriture une singularité vraie, *impersonnelle*. Ah pis merde je parle pas dans le tragique de la « mort de l'auteur ». C'est débile aussi la mort de l'auteur, Europe ne fait plus que ça des auteurs. C'est la pensée le vrai mort-né. Les nuages. Qu'est-ce qui se passe quand on signe. Signer ça donne le philosophe, ou l'auteur. Parce qu'un philosophe, un auteur, ça existe pas comme ça, dans la

nature. Faut le faire. Toi t'es pas philosophe avant d'avoir signé quelques trucs, pis je pense pas que signer les chèques que tu fais à l'université ça va suffire. Non fais un texte, parle de ce que tu veux – mais plus tu vas te rapprocher de la « vie », plus ça va être périlleux (quoique ça peut être très stratégique, prends le cas de Foucault par exemple, ou de Bataille, mais lui je veux pas y toucher). Mais surtout signe de façon à laisser entendre que : d'un côté y'a le monde et de l'autre y'a le moi-qui-signé, qui le vit le monde mais qui lui n'est pas vécu comme le monde lui il l'est. Ça c'est pas mal le fond de l'affaire. Signer ça veut nous convaincre qu'un philosophe, c'est pas de la vie, c'est en dehors de la vie ; « et il faut bien qu'il le soit du dehors, pour qu'il puisse en parler du dedans! » Ouais ouais, c'est ça... J'te jure... Signer laisse le flux d'un côté, pour mettre l'auteur par-dessus, comme un sujet affecté par sa vie – la vie soi-disant lui arrive, lui parvient... –, juste assez mais pas trop pour pouvoir en donner un procès-verbal. Ça sonnait bien à la fin du vingtième l'« affection originaire » de la chair. Ah putain... Aujourd'hui « affection » ça cache plus l'idée d'affectation. Tiens, l'affectation originaire du vécu à son auteur, son signeur. Mais merde, qu'on le laisse désaffecté le vécu! Ça appartient à personne. Signe pas. Avance cagoulé.

La personnalité multiple, le trouble de l'identité dissociative, pour plusieurs c'est sérieux. Prends l'American Psychiastrist Association. Mais y'a des gens qui merde s'y encouragent. On pourrait penser que la signature ça vient faire une synthèse, que ça identifie l'œuvre et son auteur. C'est pas faux. Il y a oui de la propriété derrière tout ça. Pourtant ce qui se passe vraiment, c'est qu'il se fait une division en deux : y'a un sujet qui écrit et qui soi-disant vit (la vie pauvre du monde de la raison et chez quelques gentillots délinquants celle quotidienne des objets pratiques), puis un autre sujet qui vit les expériences dont on ne peut pas rendre philosophiquement compte (pas seulement les vertiges du sexe, du délire, des pleurs, mais aussi les fulgurations constantes derrière penser, parler, voir, etc.). Je l'ai senti ce dédoublement de la personne quand j'ai vu que j'avais pas de mal à dire « en personne » que j'écris ce texte cependant que j'aurais beaucoup de mal à le signer : signer ça aurait brisé un personnage que j'ai commencé il y a longtemps ailleurs. Par ailleurs la

scission on la voit dans ce qu'il serait dérangeant de lire systématiquement Emmanuel Kant plutôt que « Kant », Jean-Paul Sartre, plutôt que « Sartre ». C'est important que la vie recule, pour que le texte fonctionne, fasse son effet. Quand je dis « Sartre » – le nom commun – c'est déjà plus Sartre, j'entends pas tant la personne historique (ça s'est construit, c'est aussi un effet de surface), que la vie-Jean-Paul Sartre.

Si donc y'avait une manière de signer, ça serait, en signant, de dire : eh non je suis pas coupé du flux, de ce que j'écris, ça c'est bien moi, mieux c'est la vie qui a passée en moi, le vertige. Sincèrement ça me convainc pas. Parce qu'encore une fois : 1. c'est comme si on pouvait *décrire* la vie. Mais – détail? – un énoncé c'est vécu aussi... le langage échappe pas à la vie pour en parler. 2. c'est comme si toute vie passait par le Moi, par un Je. Mais justement la vie c'est impersonnel, ça n'a pas de lieu, au contraire ça crée des lieux. Le « je » c'est un de ces lieux-là. Y'a un morceau de Jazz qui s'appelle « Everything Happens to Me »... Ça m'a fait sourire, mais non. La vérité c'est plutôt quelque chose comme « Me Happens ». On parle comme si c'était donné d'avance un individu. Enlève tout ce qui rend indivisible, tous les nombreux principes d'individuation (le corps spatio-temporellement localisé, le visage, l'historique, le regard d'autrui, etc.), puis il va rester seulement un flux anonyme. On dira : ça arrive ça au philosophe dans son cabinet, d'être dépassé par son texte, de s'ouvrir à ce vécu impersonnel, et déchaîné. Oui, mais à la fin le pauvre il lui faut toujours se réapproprier la pensée, alors que la pensée c'est sauvage, c'est le centre des États-Unis, l'atmosphère lourde d'un bar, etc. Ça c'est l'hypocrisie de l'intellectuel : il repose sur une vie peuplée du céleste, du marin, du terrestre, mais se refuse à l'admettre.

Signe pas. Avance cagoulé. Le philosophe, l'intellectuel, c'est joué. À ce compte-là aussi c'est vécu, c'est une part du flux. On parle dans la vie. Ou parle dans la vie. Ou apprend, bégaie au départ (vs. les modernes, qui crient au départ). Y'a pas de retrait, pas de scission. Ça c'est de la merde. C'est la même merde qu'on trouve dans la conception classique ou contemporaine du langage. Heureusement y'a rien qui dit que y'a pas une pratique alternative du langage. Le langage aussi t'es dedans, donc écris dedans. Comme

t'es dans la pensée, la pensée est pas en toi : pense dans la pensée, son immanence, peuplée d'animaux, des souvenirs de corps ondulés sur ton lit, de lapsus, etc. Pourquoi vaudrait mieux que ça devienne impersonnel, un texte. Y'a rien qui dit que y'a pas quelque chose qui passe intérieurement entre moi et la banlieue de Paris. Ça vaut pour tout le monde. Ça ça fait une signature singulière d'avant la personne, la seule qui vaille, qui n'a plus rien à voir avec le paraphe, le style, le ton, la signature. De l'autre versant, y'a rien qui dit qu'il n'y a pas une façon de prendre un texte, puis de lui enlever sa signature. J'en ai plus besoin, d'un visage. Leibniz non plus, je le cagoule. Pourquoi frangine j'avance cagoulé. Pourquoi on est quelques-uns à

avancer cagoulés. C'est pas une question. On n'en a plus rien à battre. C'est drôle comment le « je » continue à fonctionner même si on ne signe pas. Comme facteur de singularité, qui marque une ligne parmi d'autres dans la pensée. Si on arrive à comprendre ça à fond, on aura compris pour une bonne part c'est quoi ne pas signer, c'est quoi l'alternative. L'« impersonnalité » dont je parle. Qui empêche le lecteur de signer à rebours. Un texte qui génère ses idiots, ses mauvais lecteurs, les bons au fond, ceux qui savent lire autre chose que ce que le Je joué a pu vouloir dire en grosses lettres. Y'a aucune condition qui peut expliquer que t'as lu ça plutôt que ce qui est écrit. Pourtant ça se passe, quelque chose passe, d'indéterminé. C'est la singularité impersonnelle.



# De la manifestation

NADIA KOROMYSLOVA + NICOLAS PETELROCHETTE

**A** ttroupement illégal. Sous le ciel sombre de

hargne et de tension, soutenu par la noirceur des drapeaux, par l'aboïement des chiens et le fracas des bouteilles. Au carré Berri, 15 mars, jour officiel du carnaval de la haine. L'odeur de la promesse du sang fait baver les bêtes. Après un bref défoulement à l'endroit d'un autobus ironiquement estampé « Bourgeois », la manifestation se met en marche. Le cortège funèbre veille le mort qui n'attend que l'incinération de ses dernières lueurs de vie. Les punks, faute de tambours et de fanfare, jouent de la bouteille contre le bitume. La foule délurée d'électrons libres, qui refuse d'entamer collectivement un quelconque slogan, s'éparpille au gré du saccage (dont la substance consistait essentiellement en l'égorgement de pancartes électorales, en le déplacement de quelques panneaux de circulation et en la personne d'un ivrogne sautillant sur le toit d'une voiture). Dans les faits, le cortège de cacophonie ouatée eut seulement le temps de se rendre sur St-Laurent. À peine 30 minutes après le départ, un groupe de policiers, matraque au poing, surgit d'une ruelle et, dans une panique contrôlée, divise la manifestation en deux. L'un d'eux eut la brillante idée de projeter un jet de poivre de Cayenne contre le sol et d'ainsi asperger ses propres collègues (leur affection fut si intense qu'ils crurent bon d'accuser les manifestants de cette grossièreté). Dans la confusion et le choc, le recul fut rapide. En un moment, l'affect outré d'une foule en colère se dissipe, s'évapore. Devant le pas du soldat, l'enragé se renfrogne, se terre, s'enfuit, comme un rat lorsque coule le navire. Les cohortes de policiers se retirent, sur l'ordre du supérieur, se mettent au carreau dans les camions.

Représentant d'une confrontation avec un sujet réifié. Des deux côtés de l'antagonisme (le manifestant, *Manifestant* avant tout, hurle et se défoule sur la *Police*), le schème d'une imagination limitée ne laissant aucune place au contact de deux humanités, de deux immanences profondément individuelles, aplanies et

mutilées par l'ordre, le contrôle et le spectaculaire. La révolte perd, dès que formulée, rationalisée et ritualisée, son potentiel de transmission à l'Autre. L'intuition, une fois qu'elle se pose en les termes et les paradigmes définitionnels de la logique, du langage dominé par celle-ci, voit sa concrétisation pervertie et son action tournée en désuétude. Il y a impossibilité de poser une action sans que celle-ci conserve la force de négation de l'intuition. Cette action est inévitablement construite et gérée par l'ordre, porte en elle-même les stigmates de celui-ci. En visant les représentants de l'ordre, la révolte vise platement la visibilité aux yeux d'une perception de ce qu'est la société, à être la représentation symbolique de la révolte en tant que telle. En cela, l'action de révolte se perd dans un néant de fiction schizophrénique puisqu'elle ne représente personne et ne vise en fait personne en particulier. Ce jeu de lutte dans l'abstraction pure, sans renvoi au réel, amène l'action à se nier elle-même. Son estomac est digéré par ses propres sucs gastriques.

Les premiers mouvements de lutte, avant d'être associés aux mouvements philosophico-artistiques, n'avaient pas la prétention de renverser un ordre établi, de frapper le cœur du Léviathan (pour reprendre l'image d'Hobbes), mais du moins avaient-ils des revendications adressées à un agent social défini ou à un groupe défini, dans le but d'avoir une incidence réelle et directe à court terme d'abord, à moyen et long terme ensuite. Avec le développement d'une pensée globalisante et ancrée dans la totalité et avec la dispersion des figures du pouvoir, un amalgame entre mouvements sociaux, artistiques et philosophiques, dont Mai 68 fut l'apogée, la lutte a eut les yeux plus grands que l'estomac, une volonté de porter un grand coup au *Tout*, d'opposer le Grand Refus. Le problème étant que ce nouveau paradigme de la lutte, ayant peut-être une vision juste et complète de ce qu'il définissait comme l'objet cerné et concentré du pouvoir contraignant, ne rendait plus la pensée de l'action effective. L'objet décrié par la critique se distingue aujourd'hui par son omniprésence, par l'impossibilité d'être défini clairement, d'être identifié en une réalité monolithique de laquelle on se devrait de

s'affranchir. La pensée, concrétisée en action et dirigée dans le réel, se perd donc face à la volonté d'embrasser par la critique la totalité du social et de ses tares fondamentales.

Il est essentiel de rétablir le dialogue, l'aller-retour, entre la primauté intuitive de la révolte et l'action perpétrée, médiatisée et dirigée vers. Elle se veut la porte. La pensée prise à la gorge offre son cou bleuté à la hache de la Raison autoritaire. Cette Raison autoritaire, les structures du pouvoir dont elle résulte, se distingue par l'expansion infinie de sa réification de la praxis. La révolte émerge du ventre. La violence se distingue par l'intuition, l'abstraction naissant de l'immanence. Le rituel recrée l'espace dans lequel se revit la structure du symbolique, fait vivre au sujet l'immanence de l'intuition préalablement sentie. Gestion désintéressée. On vit perpétuellement enfermé et étouffé dans l'objet. Il y a une impossibilité complète de définir l'essence de la négation qui permettrait de poser un regard critique sur une réalité globalisée et ficelée en une positivité normalisée, évidée.

La perte du mouvement social - dans le sens de *se mouvoir* et non comme une « classe » immuable - est le pire danger qui guette la révolte. La répression, elle, provoque, stimule, à la limite. La stagnation, la répétition infinie de l'échec, par manque de courage au présent (là où la lutte est, pas dans le passé ou le futur), voilà ce que l'on rencontre partout où l'on veut se joindre. Alors ne pas perdre le mouvement du plan premier- primaire- de l'immanence du désir et de la violence qui en résulte. Ne plus idolâtrer le geste futur, mais être surpris par sa propre intensité dans l'action, se laisser porter, ne pas prévoir. Il y a tout l'utopie à reconquérir dans l'immanence. Dans le fond, ces dérives, tous les reconnaissent et s'en dissocient, mais combien savent faire mieux, qui n'y tombe pas à ses heures ? Il ne s'agit pas d'un procès, il s'agit de réveiller ce qui est déjà en nous. On vous fait confiance.

*« Le pouvoir et les dominés qui s'y vautrent entretiennent la perpétuation du même, l'absolue fondation d'une autorité fondée sur une transcendance arbitraire, sans substance réelle. »*

Philippe Blouin

Évidemment, toutes les considérations élocubrées au fil des précédentes phrases ne se veulent pas la fondation et l'expression d'une critique irrémédiablement nouvelle. En toute humilité, nous avons cherché à proposer une lecture critique des phénomènes de révolte. Ceux-ci, chirurgicalement planifiés et prévus par le fonctionnariat et l'État policier, qui n'ont pour seule préoccupation que ne soit pas troublé la circulation de l'heure de pointe, se doivent d'être remis en perspective en tant que mouvement actif relégué au rang d'objet passif, encadré.

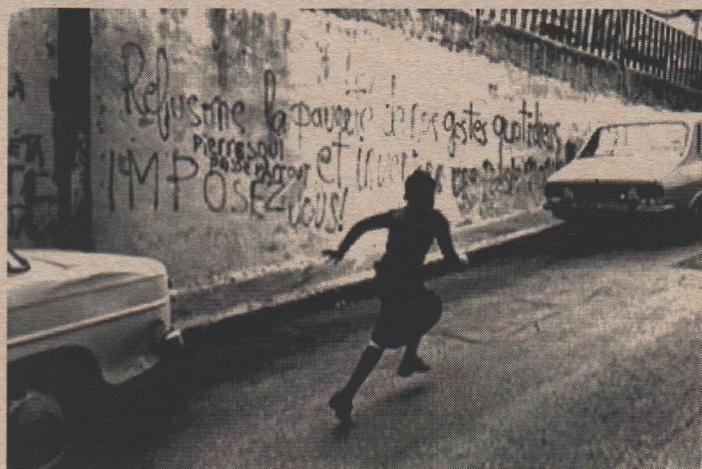
Lorsque l'oppression du pouvoir coercitif se manifeste dans l'espace de médiation du social intégré par le système de domination, c'est à cet espace même, en tant que porteur du symbole de l'étouffement et de l'injustice, que s'en prennent les parias, les marginalisés et les marginaux, tous ceux, bref, qui s'identifient comme appartenant à cet espace public, à la rue, à la jungle urbaine. Tout en se définissant en rupture face à une société qui ne leur ressemble pas, de laquelle on les exclut ou ils s'excluent, c'est toujours au sein de leur milieu identitaire, de l'univers qui prodigue leur sens, c'est-à-dire dans les rues mêmes, dans l'espace social commun à tous, que se déploie l'agressivité, la colère. L'action conséquente se devrait de porter atteinte, de quelque façon que ce soit, aux sphères d'exercice du pouvoir, et non au milieu de médiation du social, au lieu de rencontre de tous les individus. Toute revendication, dans une société qui tolère mal la perturbation de la routine et de l'ordre, se voit alors ostracisée, reléguée au rang de perturbation nuisible. Le jeune manifestant qui défonce le toit d'une voiture, ne fait que justifier, aux yeux de la majorité inquiète, l'omniprésence des représentants du pouvoir coercitif, voire le renforcement de leur présence. Le déchaînement de cette colère au sein de l'espace de médiation sociale, la destruction du bien public et privé comme technique consciente ou non de revendiquer, n'est pas à proscrire, à condamner. Il s'agit de se questionner sur les causes d'un tel défolement, de mettre en lumière le phénomène qui fait se déchaîner la colère de l'Homme au cœur même de son milieu de vie. Le bureau du patron était pris d'assaut, investi et occupé lors des grandes grèves ouvrières du siècle dernier, pas seulement l'usine même. Sauf peut-être quelques actions étudiantes ou syndicales réprimées

ou isolées, les espaces d'exercice du pouvoir, de toute façon vidés de symboles et difficiles à haïr à cause de l'impersonnalité de la bureaucratie, ne sont jamais visés par la contestation. Le pouvoir a pour caractéristique de remplir tout interstice, de ne laisser aucun espace de liberté, d'occuper non seulement l'espace privé mais aussi, et surtout, l'espace public. Cet espace public, autrefois lieu de règlement des conflits, devient par l'oppression et le contrôle qu'il revêt et représente, source de conflit et moteur de la friction. Cette friction, lorsqu'on l'officialise et qu'on la légitime, par le biais d'une manifestation ou d'une émeute, ne peut que faire s'enflammer ses porteurs et parfois, conséquemment, leurs quartiers. Confrontés à un nuage de brouillard, c'est la première vitrine qui y passe, et non pas les symboles d'un pouvoir de toute façon présent en tous lieux.

Être puni peut se révéler salvateur pour celui qui a besoin de reconfirmer sa position dans la société. Se défouler sans que ne survienne la réprimande perd quelque peu de sa substance, de sa saveur aigre-douce. C'est ainsi que certains parias, définis en retrait de l'ordre, titillent lors d'une émeute ou d'une manifestation les représentants de la norme jusqu'à ce que parte la baffe. Les petits soldats de l'État, en armes et vidés de toute humanité par la discipline, avancent et écrasent lentement, pas à pas, une concrétisation de la frustration et de la colère de la jeunesse d'un système qui se protège en réprimant et en écrasant sa propre progéniture.

Et si la solution, la seule porte encore ouverte pour l'action, était paradoxalement la tâche la plus humaine mais l'une des plus dures à appliquer. Si au lieu d'un spectacle révolté contre un ordre spectaculaire, et mieux que la lutte locale sur un objet minime, l'intuition révolté refusait de faire appel aux symboles, aux cadres prédéfinis (objectivants) et essayait de toucher l'humain qui se tient en face de soi. L'Autre avant tout, non pas son statut social, son pouvoir économique, mais la simple possibilité de faire naître le sentiment révolté dans son estomac. Créer en lui le mouvement de la révolte, et donc la possibilité du pouvoir. Car tout acte de révolte, et même sa conception, est une prise de pouvoir ontologique, c'est le pouvoir de chacun de vivre la négation, l'intégrer à son potentiel de vécu. Là réside

une manière de toucher l'individuel sans tomber dans l'abstraction et de générer une action qui ne réclamera de rien de plus que l'association de révoltes intuitives (et non expliquées, nuance) et qui ne vise rien de plus que l'extériorisation de ce sentiment. Cependant, il ne s'agit pas ici de révolte « artistique », esthétique, celle qui n'aurait comme fin que de « exprimer à autrui ». Alors faudra-t-il se demander s'il existe dans les formes d'expression humaines une possibilité pour une telle communication, entre l'art et le langage ? Sans médiatiser, sans objectiver, sans évider du sens et créer des fiducies.



# Jeux de lumières et d'obscurantisme

WILLIAMROSS

**L**<sub>2</sub> e tôt crépuscule hivernal de notre latitude nous

expose à d'étranges phénomènes sociaux. Non pas que nous devenons tous dépressifs ou paranoïaques, loin de là. Si certains sont affectés négativement par la diminution de la présence et de l'intensité de la lumière, d'autres y trouvent un moyen amusant de passer à travers ce qui n'est autre chose qu'un évènement cyclique et nécessaire à la vie sur terre : les saisons. Dans nos sociétés de services post-industrielles, et donc de consommations, les jeux de lumières artificiels auxquels nous nous soumettons révèlent beaucoup de nos valeurs et de nos perspectives sur la vraie vie - devrais-je insinuer la « vie vraie » ? Dans cet échafaudage urbain et architectural que sont nos villes - nommément Montréal, en ce qui me concerne - tout semble avoir une utilité et prendre sens selon l'usage qu'on en fait. C'est le cas depuis la mort du symbolisme : n'est que ce qui est potentiellement utile. De ce fait, l'éclairage urbain est utile, mais Ô combien non-esthétique. Pour redonner un caractère humain à cet éclairage, les rues marchandes ont trouvé la réponse à notre besoin irrationnel du « beau ». Le tout complexe qui est formé par cette juxtaposition de lumière est étrange et troublant. En voici quelques considérations : me promenant sur la rue St-Denis, tous les magasins semblaient être entourés d'une aura leur consacrant l'importance de leur place ici. Les marchands usent de ruse pour aguicher nos yeux, pour nous transmettre une énergie, un coup de foudre. D'une autre perspective, les cafés, les restaurants, les bars et bistrots se retrouvent tous plongés dans une pénombre relative à l'intensité de la diminution de la lumière. Ce que le passant voit ce sont des objets dans des vitrines et, dû à un certain contre-jour, n'aperçoit pas les autres gens. La marchandise est mise en lumière, l'Homme plongé dans l'obscurité.

Bien sûr on me dira : Que serait un restaurant, un bar ou encore un café plongé dans une lumière vive ? J'admets qu'une telle circonstance viendrait détruire l'atmosphère. Je renverrais cependant à une autre

considération : qu'aimons-nous de cette « ambiance » de la semi-noirceur ? On me dira l'intimité, bien entendu, je partage aussi ce plaisir...mais pourquoi alors allons-nous dans un espace public pour être en intimité ? En quoi l'intimité de notre propre foyer n'est-elle pas suffisante pour nous satisfaire ?

D'une manière assez tordue, j'en conviens, je conçois que nous essayons tous secrètement de nous mettre en spectacle à travers une vitrine, en aspirant à être mis dans une lumière toute relative. Nous voulons devenir marchandises. Beaucoup d'entre nous le sont déjà, mais comme il est plaisant d'être polyvalent. Après l'Homme encyclopédique, voici l'Homme tout en Un. Mise en démonstration de notre potentiel utile-marchand au travail, de notre potentiel humoriste au bar, notre potentiel sérieux, ouvert au café, notre potentiel d'avoir de la « classe » au restaurant, etc.

Le problème est-il justement un problème de classe ?



## Du Doigté

MIGUEL

de la pénétration toujours aux même... rendons leur les doigts! Révolution, bordel de merde!

L'ordre symbolique anal a cet immense avantage sur la phallocratie qu'il ne peut être qu'égalitaire, libertaire et solidaire: l'anus étant partagé de tous temps par touTEs, sans distinction de classes, d'identités culturelles de genre ou de race, impossible à s'approprier par la force (comment, effectivement, arracher ou voler un trou?), produisant un plaisir dirigé vers l'individu mais facilement communisable...

Dans cette société nouvelle, ou il n'existera plus ni dieu, ni rois, ni maîtres, ni esclaves, ni hommes, ni femmes, et ou nous pourrons enfin être des trous heureux, nous chanterons en chœur le sonner d'Amour de Verlaine et de Rimbaud:

*Obscur et froncé comme un oeillet violet*

*Il respire, humblement tapi parmi la mousse*

*Humide encore d'amour qui suit la pente douce*

*Des fesses blanches jusqu'au bord de l'ourlet*

*Des filaments pareils à des larmes de lait*

*Ont pleuré, sous l'autan cruel qui les repousse,*

*À travers de petits caillots de marnes rousses*

*Pour s'en aller ou la pente les appelait.*

*Ma bouche s'accoupla souvent à sa ventouse,*

*Mon âme, du coït matériel jalouse,*

*En fit son larmier fauve et son nid de sanglots.*

*C'est l'olive pâmée et la flûte câline,*

*C'est le tube ou descend la céleste praline*

"Nous devons insister sur ce pont, car il est fondamental, si l'on peut dire: la seule véritable difficulté que l'homme éprouve à traiter avec son anus d'égal à égal n'est pas d'ordre physiologique, ni d'ordre physique, mais de nature culturelle et psychologique. Se mettre un doigt dans le derrière, katadaktulidzein comme disaient les vieux grecs qui savaient de quoi ils parlaient, est un acte évolutionnaire par lequel on entend quitter l'organisation abrahamique de la société, celle que symbolise un Dieu-père dominateur et violent, pour retrouver une conception toute autre de l'univers, axée sur l'égalité et le partage..."

- Bruno Boutot, L'orgasme au masculin

Nos conditions d'existence rendent la jouissance impossible: Y'EN-A-MARRE.

D'unE constipéE à l'autre, notre réputation reste toujours la même: nous sommes la malodorante honte des baiseurs mal lavés, l'égout infect qu'on se doit de masquer et de taire, l'écoule-merde avilissant du voisin, l'attribut du Diable et des Homosexuels, l'infamie du corps humain.

Ici, une maman dit : "Touche pas, c'est caca". Là, un employé serre les fesses devant un patron inquisiteur. Ici, une prof de F.P.S. nous apprend que "y'a que par devant que ça se passe", là, Freud qui nous maintient dans un state inférieur de sous-humain dépossédéE du plaisir "adulte". Car on le sait: "Être pénétréE, c'est être unE inférieurE. Par derrière, c'est contre Nature". Pour l'homme, c'est devenir femme (et on le sait: Femme = Mal). Pour la femme, c'est devenir pute (et on le sait: Pute = Pire qu'une Femme). Pour tout le monde, c'est devenir esclave.

Partout, le même refrain: "Ton anus, C'EST MAL". Cette société ne veut pas de nous? Eh bien! Nous ne voulons pas de cette société! Grève générale! On bouche tout et on regarde la merde leur monter dans les yeux! Les fesses avec nous! Les culottes au bûcher! Exigeons la jouissance! Non mais! Y'en a marre, de laisser le pouvoir

### *Chanaan féminin dans les moiteurs éclos*

AmiEs, crions-le bien fort: il nous faut un nouveau corps sexuel, nouveau de sensations et d'idées rafraîchissantes, de plaisirs à partager et de territoires à découvrir, il nous faut de belles et heureuses aventures! Marre de vous faire enculer par la phallocratie? DésireuSEx de communisme?

Coupez-lui la bite !

EN CE SENS (celui de déflorer les défloeurs, et d'emmerder joyeusement l'ordre établi), nous vous proposons une série d'exercices faciles et agréables, afin de découvrir le potentiel érotique que la civilisation vous cache depuis si longtemps. On est pas gentilEs, peut-être? (Il est à noter que ces secrets merveilleux ne devront être divulgués qu'à des gens de confiance, dans un esprit de partage d'une énergie sexuelle révolutionnaire. Mais nous savons que vous refusez DÉJÀ tout contact intime -sauf peut-être violent- avec patronat, forces de l'ordre, administration, appareil d'État, actionnaires et autres forces sociales fascisantes, n'est-ce pas? La grève générale sauvage reste l'une de nos meilleures tactiques à long terme)

Nous ne saurions trop dire aux futurEs étudiantEs que la tâche est moins facile qu'il n'y paraît de prime abord. Ce n'est pas qu'au physique que nous avons le cul serré. Une des barrières immédiates qu'il faudra transgresser, et qui est l'expression première de conflits beaucoup plus profonds, est notre sens du ridicule. Comme il reste étrange que ce soit précisément à cet endroit si méprisé que nous plaçons la dernière redoute de notre dignité! La tâche est difficile, soit, mais le jeu en vaut la chandelle: prolétaires, à vos outils!

Peu de choses sont nécessaires pour organiser un atelier de découverte de son anus, et elles sont toutes facultatives, quoique fortement recommandée: un lubrifiant à base d'eau (pour un allé tout en douceur et qui se lave facilement...), quelque chose pour se laver (sauf si on est seulE et qu'on a beaucoup de philosophie, mais à plusieurs c'est quand même agréable quand on est certainE d'être méga-propre) et, finalement, un gode (ou tout autre objet assez petit pour être confortable. Le

mieux, écologiquement et économiquement, c'est encore les doigts...)

De toute première nécessité: se débarrasser de cette insurmontable PEUR DE LA MERDE. Il est vrai que l'odeur de celle-ci n'a rien d'engageant, et que son goût est trop amer pour être plaisant. Nous devons donc, en premier lieu, et à moins de s'adonner à certaines fantaisies particulières, nous débarrasser de cette troublante réalité, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, plus du tout, et qu'on puisse enfin se détendre un peu du cul.

Première étape? Allez aux toilettes... et forcez fort! Au passage, vous pourrez même faire un premier exercice dont le but principal est de prendre conscience de la vie personnelle, quasi-autonome, du sphincter: contractez, puis décontractez votre anus, de façon à apprendre à "pousser" sans nécessairement conclure cet exercice par une selle... Vous vous rendrez très vite compte que, si la contraction est aisée, la décontraction, elle, ne l'est pas... Il existe d'ailleurs certains très bons livres là-dessus en psychanalyse, mais faites attention, mieux vaut lire Hocquengem que Freud, hein. Il est à noter que cet exercice permet également chez l'homme de développer un certain contrôle de l'éjaculation, puisqu'on peut la retenir en décontractant un peu par derrière, et l'accentuer en suivant les mouvements rythmés de la prostate au moment de la jouissance.

Quand il n'y a plus rien (et qu'on peut être convaincu de ne pas se chier dessus même en poussant très, très fort), on peut encore s'assurer de sa propre propreté en faisant un lavement. Le lavement, pour désagréable qu'il puisse paraître lors des premières expériences, peut se révéler une expérience en soi dans la découverte de son corps. Il consiste littéralement à se "laver l'intérieur" à l'aide d'une poir ou d'une douche ayant un faible jet. Comme tout ce qui touche au plaisir anal, il faut un certain moment pour s'y habituer, mais il a une curieuse propriété de devenir addictif, comme une drogue.

Voilà. Vous pouvez en être certainEs: IL N'Y A PLUS DE MERDE. (hourra! c'est Papa et Maman qui seraient contentes!)

Pour le reste du chemin, nos suggestions se limiteront timidement à vous fournir quelques petites

indications dans l'immensité potentielle du plaisir que vous découvrez. Nous ne saurions imposer quoi que ce soit, d'autant plus que ce serait ridicule, et nous nous en remettons à votre patience et à vos envies. Il importe peut-être d'utiliser plus de lubrifiant que pas assez, d'être le plus détendu possible (un bain? oh oui! un bon bain chaud!), de ne pas se gêner pour aller partir son plaisir là où l'on sait déjà qu'il se cache, avant de le faire dériver dans tout le reste du corps... La position la plus confortable afin de se toucher à petits pas, à notre sens, quoi qu'elle ne soit pas la seule, est de s'allonger sur le dos, les genoux relevés et écartés. Ou encore, se tenir debout, les jambes un peu écartés et le torse plié en avant. Le tout est d'y aller tranquillement, de façon à ne rien brusquer. Nous n'avons pas l'honneur d'avoir à préparer quelque athlète pour une compétition sportive, soit-elle sous l'égide des dieux grecs. On se suffira d'abord d'objets petits, arrondis et flexibles, les ongles taillés... On peut alterner mouvements circulaires et mouvements de pénétration, sans se presser. Les premières fois, on sentira l'anus qui se rebelle mais, peu à peu, il s'assouplira pour permettre, à chaque poussée, une exploration plus approfondie. Il est à noter que la partie la plus hardie de l'exercice est de passer le sphincter. Une fois cette étape dépassée, on découvrira un espace assez grand, fait d'un tissu très doux et souple, où l'on peut distinguer des plis charnus. On sent très bien la base du doigt comme une bague serrée qui s'ouvre à volonté et se referme d'elle-même. Lorsque l'on découvrira la prostate (si prostate il y a, sinon une zone similaire, parfois nommée point-G, se retrouve également chez la femme), sous la forme d'un petit renflement raide, qui est située à quelques centimètres de l'entrée, vers le ventre, on la massera du bout du doigt. Cette étape est souvent celle où l'anus se détend complètement, finalement "séduit" par la manoeuvre, heureux et béant.

Pour mener à sa complète signification cette expérience, nous suggérons de mener à son terme une masturbation simultanée à l'introduction du doigt dans l'anus. On sentira alors très bien les pulsations du ventre et le travail du sphincter sur lesquels on pourra jouer, par pression et par massage circulaire, pour augmenter les bienfaits de l'orgasme.

**Bon jeu!**



## Du test de personnalité : Quelle féministe est-tu ?



Tu crois être féministe ? Tu deviens fébrile lorsqu'il

est question de rapport de sexes ? Il est important aujourd'hui de se pencher sur la question, du début de ta confusion à la fin, où tu découvriras ton identité féministe absolue. Ce test t'intéresse, te dégoûte, te laisse équivoque. Alors fais-le vite !

Quel est le rapport entre les sexes ?

- Un rapport d'altérité complémentaire à préserver contre la dérive homogénéisante du postmodernisme
- Un rapport de différenciation socialement construit qui crée un « féminin » et un « masculin » culturels.
- Un rapport de genre imposé à des corps a-genrés, manifestant des signes de reconnaissance sociale permettant le contrôle sur le potentiel érotico subversif de l'être.
- Rapport sexuel

Ton auteure féministe fétiche ?

- Elisabeth Badinter
- La bonne vieille Simone
- Judith Butler
- Ta mère

La situation des femmes aujourd'hui ?

- Assez satisfaisante, à part la violence conjugale et la parité salariale
- Moins pire qu'avant mais toujours empreinte de patriarcat
- On ne peut plus parler de situation « des femmes » aujourd'hui, puisque la réalité sociale est fractionnée et multiple, mais l'oppression est partout.
- Ça va...

Que penses-tu de la journée internationale de la Femme ?

- Une dérive de féministes, on devrait aussi faire une journée de l'Homme
- La seule représentation politique des luttes de femmes, un gain durement acquis
- Une autre stratégie de contrôle et récupération par le pouvoir et le spectacle des luttes réelles.
- Si ça peut rappeler la situation de femmes à travers le monde moins bien nanties que nous...

Et les hommes dans tout ça ?

- Ménageons-les, ils ont besoin de retrouver leurs masculinité afin de former un rapport harmonieux avec les femmes et ainsi renforcer la cohésion sociale (l'anomie n'est plus loin, il n'y a qu'à regarder les statistiques de suicide masculin)
- La réaction est encore forte de la part des dominants, les masculinistes en sont un exemple frappant (et à frapper)
- La déconstruction de la féminité a entraîné la déconstruction de la masculinité ce qui place le sujet homme en position d'auto-génération de son identité (souci de soi)
- Ils font de leur mieux...

Pour finir. Une phrase pour te représenter ?

- « Je suis plus féministe que les féministe parce que je suis fière d'être une femme »
- « On ne naît pas femme, on le devient » (ce n'est pas le choix de l'originalité)
- « Je ne suis pas une femme, je suis moi (un moi déssubjectivé donc resubjectivé sans le joug du pouvoir) »
- « Je veux être CA ! »



**Majorité de A. L'essentialiste à tendance Freitag, aussi connue sous le nom de « la Marie Chantal Toupin »**

La lutte des femmes a eu du bon, du bon pour toi surtout. Sauf que le féminisme a commis une erreur essentielle à tes yeux : celle d'avoir renié la vraie nature de la femme. Cette nature que toi-même tu incarnes fièrement (les méthodes diffèrent de l'affirmation du pouvoir sexuel féminin jusqu'à l'hypermaternité). Si on est dans la merde de la guerre des sexes et des pertes d'identités à notre époque, c'est bien la preuve que la stratégie de dissolution des normes a échoué dans une overdose de confusion métrosexuelle. C'est pourquoi toi, tu as bien compris qu'il fallait mieux collaborer avec les hommes, faire d'eux tes mentors et critiquer dès que tu peux tous les courants féministes (on appelle aussi ça la stratégie du deuxième coureur en cyclisme ; ça consiste à rester collé au premier de la course restant ainsi dans le sillon d'air découpé par lui et s'évitant l'effort de la lutte frontale). Merci le féminisme, mais ce n'est pas toi qui vas continuer l'attitude intègre (cheveux sales), parce que la lingerie fine est une caractéristique fondamentale de la femme ontologique.

**Majorité de B. La classique à tendance chandail de laine aussi connue sous le nom de « La chienne de garde »**

Le patriarcat ça te connaît. Depuis ton plus tendre âge tu te révoltes contre ton père, tes frères, le monocle cochon, le prof misogyne, le boss harceleur. T'es une femme de terrain, la misère des femmes battues, des prostituées de St-Cath', des musulmanes ostracisées, tu l'as sentie de près. T'as vu comment les hommes du monde entier continuent d'exploiter et d'oppresser les femmes. Pour toi, pas de frotti-frota avec l'ennemi phallique : il n'y a pas de compromis avec les syndromes de patriarcat, donc aucune acceptation du rôle traditionnel de la femme. Bref, la lutte des sexes est à finir dans un grand coup contre le patriarcat ; le sang masculiniste coulera à flot et la soif des fées sera enfin éteinte. Ton rêve, c'est de voir une femme rémunérée autant qu'un homme pour une job de bras dans une shop (et vivement l'union physique de la classe prolétarienne aux congrès syndicaux trop arrosés !). Mais attention, tu t'es éloignée de la vieille garde trop belliqueuse : il faut maintenant parler d'égalité

et de parité s'il l'on veut continuer le combat de l'égalité des sexes dans une perspective de « monde meilleur » : ainsi bien venu dans tes rangs aux hommes (les plus poilus) et aux initiatives de papas, du moment qu'il reconnaissent que c'est le femme qui souffre le plus *en principe* et qu'ils s'auto-flagèlent (avec les poils). Et en arrière de tes convictions féministes, il y a comme un air d'Internationale...

**Majorité de C. La radicale-queer à tendance Foucauldienne aussi connue sous le nom de « la lesbienne incomprise »**

Ce qui t'intéresse dans la lutte féministe, ce n'est pas tant l'union de toutes les femmes dans une classe universelle unie, mais la défragmentation des luttes particulières auxquelles le féministe a donné lieu. La (dé)fragmentée dans cette histoire, c'est toi. Dans tes yeux brillent comme des galaxies les systèmes de domination et de pouvoir infinis, avec des ramifications et des entrecroisements circulaires (certains en ligne de force, d'autre en forme de papillon). En général, la pensée binaire te rebute ; ni d'« hommes » et de « femmes » à (trop) proprement parler. Tu préfères parler de multiplicité des résistances, de formations d'identités complexes, de subversion par la sortie des lignes de normativité.. La lutte des femmes, la lutte des classes, le racisme, l'hétérosexisme, tout est intégré et rien ne sert de vouloir trouver de cause unique à la multiplicité. Il faut au contraire s'amuser en expérimentant différentes identités, car prendre un style « gars » le matin est un acte de subversion en soi, et prendre des douches avec ses meilleures amies en est une autre... Que ce langage fortement hermétique te vaille de n'être comprise que de tes amies (de douche) et du transsexuel déguisé en prof d'université qui te sert de modèle intellectuel, tant pis !

**Majorité de D.**

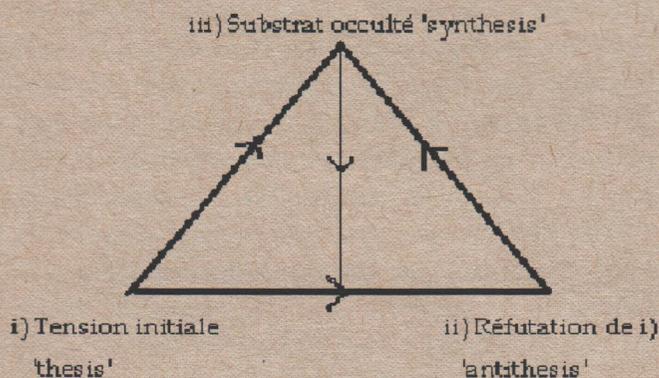
Tu n'existes pas.

# De La Sociocritique Marxiste

PHILIPPEBLOUIN

**G<sub>2</sub>** ramsci disait : « L'épistémologie doit aller

au devant des mouvements sociaux ». C'est ainsi qu'il renoue la tradition herméneutique marxiste avec la moitié ombragée de la lune sociale, la superstructure. Soumettre au jugement de l'histoire les œuvres de la culture ne peut se faire qu'en voyant en quoi elles sont un *produit de l'histoire*, et donc en quoi elles ne peuvent qu'être également dialectiques. La démarche herméneutique se fait en trois temps, d'une part par l'assertion, d'autre part par le contraire absolu de cette assertion et enfin par la résolution du conflit ainsi créé en leur accouplement (leur « achèvement »), c'est-à-dire la régénérescence paragonale des lignes de force qui, en fuite, se sont retrouvés.



Or, le Grand refus s'est obstinément tenu à ne retenir que l'oscillation journalière entre les instances protagonistes, *sans tenir l'énergie qui les antagonise pour une substance en soi*, devenant elle aussi l'objet d'une dialectique. Lukacs et consorts n'ont pu d'abstenir de cette grossièreté épistémique, se heurtant à l'écueil du marxisme de vulgate, qui, dans l'optique critique de Hannah Arendt, pourrait s'assimiler théoriquement à la

praxis totalitaire. Les causes de ce glissement de terrain-erreur, qui hante encore aujourd'hui la sociologie de la culture, sont plurielles. Forbes analyse le problème à partir de l'origine ethnique de György Lukacs, les hongrois ayant toujours été portés vers le fascisme : « without a doubt a line can be drawn between the events of 1956 and the theory put forward by Lukacs at the same epoch, as they were both of nationalist determeaning. »<sup>1</sup> Il va sans dire qu'une approche raisonnée du problème doit se faire dans une résolution strictement *internationaliste*. C'est en appel à ce renouveau de la sociocritique marxiste, dans le sillon d'un emblématisme judéisé et en collaboration avec nos détracteurs, que nous situons ce présent essai.

À prime d'abord, il importe de contextualiser l'objet d'étude *tout de suite* après l'avoir identifié. Nous parlerons du groupe musical « populaire » *The Backstreet Boys*, et tout spécifiquement leur platine « l'Il Never Break Your Heart ». Le contexte est celui-ci, les années 1996, dans ce qu'on pourrait appeler l'ère post-Reagan, l'entre-deux-guerres-en-Irak, où le bouillonnement idéologique est à son pinacle, lâché sans bride dans un univers médiatique préméditant. Cet univers, que Guy Debord appelle « La Société du Spectacle »<sup>2</sup>, est le terreur d'une pléthore de productions symboliques qui s'incrivent parfaitement dans cette *immanention du Sens*<sup>3</sup>, dont le groupe *The Backstreet Boys* est l'expression la plus absolue. Ce dernier groupe dont il est question, c'est-à-dire *The Backstreet Boys*, se dit littéralement dans la langue de Molière « les garçons

<sup>1</sup> Forbes, Bob. *Towards an anatomy of structuralist marxism - redefining love in the absence of gender*. Bretford University Press. 1978. p.780

<sup>2</sup> Debord, Guy. *La Société du Spectacle*. Notons également que l'auteur s'est suicidé à cette même époque de la consolidation finale du « spectacle intégré » renouant diffusion et concentration de ce que Noam Chomsky appelle la « désinformation » (voir Chomsky, Noam. *The Desinformation*)

<sup>3</sup> Freitag, Micheal. *Contre l'avortement - pour une théorie générale du symbolique*. Boréal. 1988.

de la ruelle ». Il y a déjà là matière à réflexion. Une ruelle peut être considérée comme un espace de second ordre, qui se situe à la limite entre la fonctionnalité, la valeur d'usage, vu qu'elle sert de voie d'accès aux habitats urbains par les automobiles, et l'inutilité, la valeur de vidangeage, vu la quantité nettement faible des automobiles qui l'empruntent. C'est ce qui fonde la ruelle comme *indécidabilité*, lui conférant un caractère attribué par Georges-Didi Übermann à la cire, dont on n'est jamais certains si elle est molle ou dure. De plus la ruelle est également l'espace d'ombrage qui se soustrait aux technologies de surveillance de la société de contrôle, c'est ce refuge où ceux qui sont dépouillés de leur humanité cherchent une parole, une place dans le monde, une situation signifiante, sans cependant la trouver. De plus la ruelle est également ce lieu de dépravation, où les pires caprices de la nature humaine ont libre cours, c'est-à-dire les drogues dures, l'alcool, la schizophrénie, le traumatisme de guerre, la néoténie manquée, les courses à vélo, la sédition, le chantage, l'usurpation de la propriété publique, le manque d'hygiène, la répétition à outrance du même mot, la perte d'organes vitaux, les « jeux de vérité », la prostitution, les enfants perdus, les blasphèmes, le désenchantement du monde, la construction ou la mise en pratique d'objets *vraiment* illégaux et le travail au noir. Il devient alors évident pour notre propre analyse que dans ces garçons qui sont dans cette ruelle, ces *boys* qui sont dans cette *backstreet*, se cachent nos vieux ennemis : le *Lumpenprolétariat*.

« I'll Never Break Your Heart » s'ouvre ainsi : Baby, I know you're hurting. La classe à laquelle la monade est adressée agonise, elle est prise sous un vif choc. Le référent baby est un marque d'affection, très populaire dans le monde anglo-saxon, qui est en somme une réduction projetée du récepteur vers l'état de l'homme naissant, le bébé. Un bébé, comme le soutient le texte *De papa déballant le débat de bébé*, est la source d'une intense affection pour quiconque s'en préoccupe, il est, littéralement, désirable, en tant qu'il représente symboliquement la *durée*. Un bébé qui naît a la caractéristique *sui generis* de provoquer l'impression réelle ou illusoire qu'il a plus de temps à vivre, donc la possibilité de plus d'expériences (ce qui est hautement désirable pour l'être humain, depuis *L'Épopée de Gilgamesh* jusqu'à la modernité tardive, ou modernité

avancée ou post-modernité), que celui qui le regarde ; sauf bien sûr si cette personne qui le regarde est un bébé lui-même, ce qui est néanmoins peu probable, vu que les bébés ont des capacités perceptives mutilées qui les empêchent de distinguer un bébé en tant que bébé et de procéder ainsi à l'objectivation nécessaire au cheminement intellectuel mentionnée précédemment. Bref, les *Backstreet Boys*, dès l'incipit, annoncent leur précognition pour une certaine classe agonisante. Quelle est cette classe ?

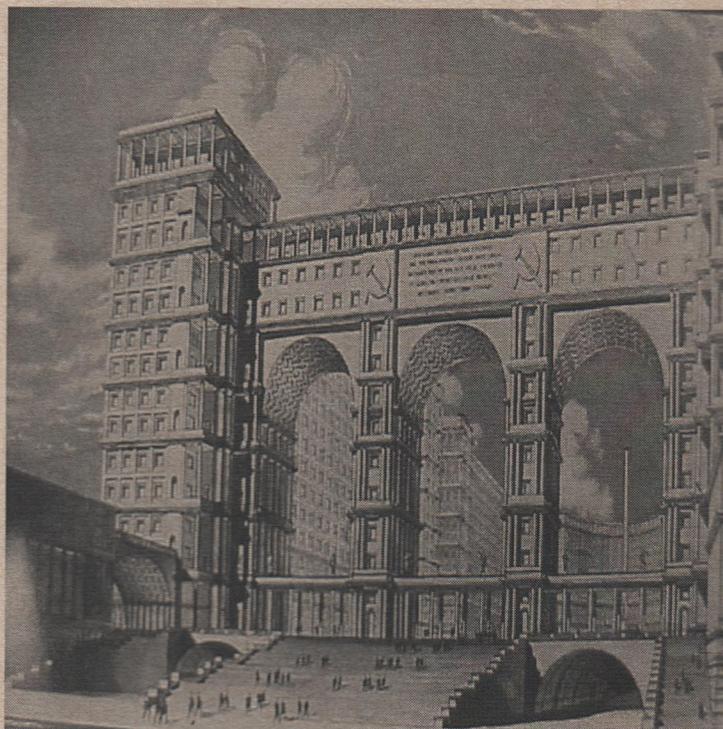
Répondre à cette question serait intrépide avec le peu d'informations données par la première phrase de la plainte. La logique eschatologique du Capital a fait se succéder des souffrances pour toutes les classes, de la paysannerie avec l'expropriation de leurs terres, au clergé avec l'expropriation de ses icônes et de ses biens (à travers le protestantisme), en passant par le prolétariat (sur lequel il n'est point besoin de revenir) et la noblesse déclassée jusqu'à la bourgeoisie elle-même (pensons à la révolution cubaine, d'où des centaines de bourgeois furent contraints de s'échapper en bateau). Voyons donc plus avant : right now you feel like you could never love again – now all I ask you is for a chance to prove you that I love you.

Il apparaît avec évidence que le *lumpenprolétariat* projette une alliance politique avec la classe sociale visée ; mais ceci ne nous avance guère dans l'élucidation de cette dernière puisque le *lumpenprolétariat* étant la classe la moins bonne, toute alliance lui serait fructueuse. From the first day - That I saw your smiling face Honey, I knew that we would - Be together forever : le mot-clé ici est smiling (souriant). La classe érotisée est donc déjà pourvue d'une relative aisance : sa douleur est doublée d'un confort (en vertu duquel elle se fonde en tant qu'*être-au-monde-dans-le-monde*). Cette classe est *ben*. Comment peut-on être *ben* et afficher un sourire lorsqu'on est vêtu de haillons et qu'on martèle des métaux lourds, je vous le demande ? Comment peut-on être *ben* lorsqu'on se courbe l'échine dans des champs à manger les pissenlits par la racine ? Comment peut-on être *ben* lorsque nos privilèges traditionnels reliés à des critères familiaux ont été substitués par une méritocratie économique, bref lorsqu'on est déclassés hiérarchiquement ? Nous avons franchi un pas herméneutique : il ressort de toute évidence que la

classe avec laquelle le *lumpenprolétariat* propose une mise en commun de la *puissance historique*<sup>4</sup> est la *bourgeoisie*.

Il n'y a pas là de quoi s'étonner. Le délabrement du *lumpenprolétariat*, le fait qu'il vive dans l'espace et non dans le temps, le fait qu'il vive de ressources pénitenciers, d'une *purge de soi* est coextensif de sa capacité de se laisser affecter par le scintillant (je reprends ici le mot de Lefebvre : *glitter*, tout en le francisant<sup>5</sup>). La bourgeoisie a le *monopole* du scintillant, que ce soit à travers l'industrie du papier d'aluminium, du miroir ou des autocollants, le fait est qu'elle l'a, que c'est indéniable, que c'est de toute éternité, et qu'un bourgeois lui-même ne saurait faire la démonstration du contraire. Ooh when I asked you out - You said no but I found out - Darling that you'd been hurt - You felt like you'd never love again : l'alliance a donc déjà été proposée par le protagoniste, se heurtant à un refus catégorique. La dialectique entre le *refus catégorique* de Kant, la reprise manifeste de la notion augustinienne de *tempérance* doublée de la doctrine épicurienne de la *renonciation*, caractéristique de l'« herméneutique de soi » antique fondant le sujet dans sa liberté corrélative du maintien d'un domaine privé où la *nécessité* est reléguée, dialectique de ça donc avec l'esprit baccaanalytique (comme dans philosophie de Bacchus + analytique + baccalauréat) qui traverse l'histoire comme l'*Autre de la Raison* depuis Diogène de Sinope jusqu'à Deleuze en passant par Spinoza et qui est tenue ici par le *lumpenprolétariat* qui *désire*, qui se lâche lousse<sup>6</sup> dans sa sexualité (les *lumpenprolétaires* sont reconnus comme étant très sexuels – tous les vidéoclubs XXX se retrouvent dans des ghettos souvent dangereux), cette dialectique en est une d'une très grande stabilité : elle renoue l'Apollon et le Dionysos que l'occident a refoulé comme son miroir dissociatif. Le moment de la première demande d'alliance ne peut-être que le régime Nazi, où le *lumpenprolétariat* avait voté pour la bourgeoisie pour qu'elle liquide les forces bolcheviques du territoire allemand.

I deserve a try honey just once - Give me a chance and I'll prove this all wrong - You walked in, you were so quick to judge - But honey he' s nothing like me. La défaite des fascistes prussiens fut amère pour la bourgeoisie, qui s'est vue imposée une social-démocratie édulcorant ses ardeurs impérialistes, elle hésite ainsi devant son prétendant, qui lui demande une nouvelle chance. Le refrain de la ritournelle, circulaire, évasif, envoûtant, rappelant la danse africaine, va comme suit : I'll never break your heart - I'll never make you cry - I'd rather die than live without you - I'll give you all of me - Honey, that's no lie. Le cri est plaintif, il fait peine à entendre, le désespoir *lumpenprolétarien* est patent, cette offre est sa dernière. Nous voyons se présager bientôt *la fin du monde*<sup>7</sup> dans cette chanson qui, il faut le répéter, date d'à peine dix ans. Il est néanmoins possible de s'acheter une île de 300 km aux Philippines pour 200 000 \$.



<sup>4</sup> Arendt, Hannah. *Il faut faire des distinctions*. 10-18. 1955.

<sup>5</sup> Le débat autour de la raison d'être de la *mise en anglais* du terme scintillant chez Lefebvre ne vaut pas la peine d'être débattue

<sup>6</sup> voir éditorial de Micheal Maher

<sup>7</sup> Mascotto, Jack. *En Plein dans la Gueule : la postmodernité*. Presses Universitaires de Chicoutimi. 1985

## De Papa Déballant le Débat de Bébé

**M<sub>3</sub>** on beau bébé tout à moi. Beau petit bout de chou, mon amour je t'aime. Tu es sorti de moi petite boule de bébé bon et bien et juste. Tu es tellement beau, c'est pour ça que je t'aime bébé. Quand je regarde ta petite figure toute belle et sortie de mon ventre, je souris de pleines lèvres et aime la vie tout autant que je t'aime mon bel amour tout sucré. Tu es tout mon amour et je t'aime avec mon coeur gros plus que tout et même moi-même même si je t'ai créé, toi qui es ma raison de vivre, tu es mon bébé en or tout beau tout chaud. Beau bébé je t'aime et te protégerai pour toujours et à jamais ma petite chose tout à moi. Tu sais pourquoi je t'aime plus que le monde? Parce que tu es tout chaud dans le bandeau et tu souffles dans tes bajoues tout emmitoufflé le beau bébé qui est à moi et juste à moi. Je t'aime tellement mon bébé et à jamais je t'aimerai plus que tous les autres car tu es le plus beau le plus chaud. Tu resteras toujours comme tu es maintenant parce que tu es si beau et que je t'aime tellement. J'ai mal à l'amour bébé, j'ai le coeur en crotte et la fleur à la peau, tu es le plus beau des petits bébés. Tu sais pourquoi je t'aime, parce que tu es mon bébé et que tu es le plus beau de tous ces bébés qui gigotent avec leurs petites fesses poudrées comme des reines des bébés, et toi tu es le roi bébé. Si Dieu existait tu serais le Dieu-Bébé. Tu es le plus beau des bébés parce que quand tu balbuties bêtement comme un beau bébé qui vit, j'ai l'impression que la vie vit et que les jours qui passent se posent comme vrais parce que tu es vivant dans le landeau comme le soleil qui se couche dans le reflet de tes petits yeux de singe naissant. Tu apparais à la vie comme une petite larve qui me donne du bonheur parce que je t'aime et qui deviendra papillon qui volera de tes propres ailes dans les cieux de la vie. Tu es le concept de l'amour matérialisé mon bébé. Et quand je te regarde dans les yeux je vois le cri de la vie comme le démon que je regarde dans les cornes, le démon de la vie. Ma petite

souris souris car tu as les fesses d'un beau petit bébé mignon, tes fesses sont deux montagnes vierges qui me rappellent que la vie vit dans un monde qui nie le bébé en toi mon bébé. Si tu n'étais un bébé, je ne serais pas ton papa et je pourrais me couper couilles pour m'empêcher d'avoir un bébé plus chaud que toi parce que tu es le plus beau de la beauté des bébés beaux les beaux bébés qui font des petits cacas dans des pots de bébés tous petits faits pour bébés par des nains en couleurs qui aiment la vie tout autant que j'aime mordre dans la vie de tes fesses mon petit bébé que j'aime parce que tu es aimé de moi. Tu as des cheveux de bébés comme une forêt foisonnante d'amour fait pour toi. Mon bébé tu es né comme une étoile dans le ciel, et tu scintilles comme un nombril dans le corps interstellaire des amours pour bébés. Les corps de bébés corporelisés d'une électrolyse d'amour vrai tout comme si j'étais un lampadaire éclairant tes yeux tout curieux de la vie qui scintille dans tes étoiles de fesses de bébé tout chauds comme autour d'un bon pain le matin.



Parfois ils le disaient il y a soixante ans :

« Je suis sorti du four à pain des bébés et je t'ai vu tout souriant parlant le beau langage des bébés tous neufs exprimant tout l'amour et la douce douceurs qu'un beau bébé peut avoir pour un beau bébé parce qu'il est un beau bébé tout chaud comme le pain tressés des juifs, ces gros bébés éternels qui vivent de l'amour de leur gros bébé symbolique.

Tout plein de gros bébés tressées plein de jouissance qu'éprouvent les chauds et gros bébés juifs aimant leurs bébés et crachant sur les fesses des bébés pas comme eux, même si tout beaux tout chauds, mais pas des bébés tout tressés. Car ils ont des belles fesses pleines

de sens de caca, d'idées pleines de nouvelles idées qui posent le caca comme existence du bébé plein de caca qui existe en tant que caca chaud dans le landau, au-delà du simple fait d'être juif. Le bébé juif est bébé et vit en tant que bébé autonome et universalisable du petit monde banquier mignon. Le caca sent l'argent juif et l'argent sent le bébé fait caca juif qui a un gros nez brûlé de beau bébé tout chaud plein de gaz de bébé. Bébé chaud touche son pénis et lit son texte de juif de droite à gauche comme un bébé pas normal seul; avec son gros nez plein de bébé juif dans un landau de juif papa banquier qui touche son petit pénis circoncis de petit pénis pas normal de juif. Bébé vomit parce que bébé est sale; bébé s'est sali comme son papa circoncis sale comme un toucheur de pénis de bébé sale comme un four plein de pain pas normal. La peau du beau bébé gonfle et le bébé est prêt à être chaud comme un beau bébé chaud et beau. Le beau bébé chaud et juif voit sa peau gonfler comme celle d'un beau bouleau vieux et sale et pas normal comme un arbre inutile et devant être brûlé pour le bien des autres beaux arbres chauds, beaux et normaux. Beau bébé tressé ramasse la poussière, il renifle le sol sale de droite à gauche tel un beau cochon tout rose qui cherche la truffe mais trouve l'argent juif qui sent la chaleur du beau bébé sale comme son nez sale de juif sale, inutile et pas normal. Mais beau bébé bronzé, toi au soleil, ta peau vermeille est sale, lave-la jusqu'à ce qu'elle soit blanche comme ton sale sang d'eau de javel blanc pas assez blanc pour être blanc comme es fesses de beau bébé maigre blanc normal. Tous les nègres ont des bébés nègres donc sales et chauds comme un gros caca de bébé nègre et sale parce que nègre. À bas les bébé non blancs qui exposent leurs popotins de fesses de bébés sales et chaudes des bébés pas blancs toujours prêts avec leur bave de bébé juif de bébé pas pure et ressource à faire plus de future grosse viande de bébés pas blancs donc sale et pleine de mouches. Gros anus de bébés puants d'esclaves de bébés blancs, pas dû être né pour assumer purement et entièrement le concept de bébés sales et inutiles et surtout de bébé erreur même si tout beau tout chaud. »

Des fois bébé se demande pourquoi il n'est pas dans un bel asile pour bébés.

## De l'espoir d'un visage

Retranché, mordu et isolé,  
L'emblème au cou, le désert dans les poumons,  
La soif d'un ailleurs dans un coeur meurtri,  
Que j'aime, que j'aime d'aimer.

Damn  pion de bois sur l'échiquier de la vie,  
Mangeur d'espoir et de folie,  
My savior, thou are here.

Une pénombre infranchissable,  
La peur saisit mon échine à tout moment,  
Un espoir de lumière; ce n'est qu'une ombre qui s'ajoute,  
Mon passage est fantasmagorique,  
Mexique envahit moi!  
Déclare la guerre à mon austérité.

 carlate gardien de mon espoir,  
Un ciel rouge sang,  
Une terre abondante et luxuriante,  
Seulement après la perte de tous.

Seulement, c'est à ce moment,  
Ce seul moment,  
Où un visage est porteur d'espoir...



## De la corrélation entre toutes choses : Vénus, Robinson et Freitag

L<sub>2</sub>

Le présent entretien n'avait pour but de démontrer

le bien ou le mal de la pensée de Freitag, mais simplement de souligner quelques liens entre l'existence de *sa pensée* et d'autres phénomènes pertinents survenus durant l'Histoire. Le professeur J. Ablan de l'Université de Nice élaborait il y a quelques temps sa théorie des réseaux – en reprenant Castells – mais l'appliqua à ce qui est convenu de nommer, depuis Prigogine et Stengers, le désordre. Le principe est de prendre, comme on cueillerait des fleurs à la va-vite, des phénomènes en apparence éloignés pour les relier. Ainsi le choix des thèmes du titre était-il laissé à l'entière discrétion de notre interlocuteur.

*Pourquoi, mr. Ablan, le choix de Vénus pour tester votre hypothèse?*

Vénus, l'archétype astro-physique de la Femme, m'apparaît fondamental dans une étude de la Conscience universelle telle que j'essaie de la faire. Si Vénus, nommée ainsi par les Romains, n'avait pas été ainsi nommée par les Romains, le fondement de même de notre civilisation – dichotomie entre homme et femmes – n'aurait certes pas été le même. Or, contre Mercure ou encore Mars, Vénus reste un *système ouvert*, et ce même au sein d'une dynamique astro-physique vraiment compétitive (oui, les planètes bougent). Voilà pourquoi ce choix, qui sera validé plus loin je l'espère.

*Et Robinson, là-dedans?*

Vendredi, l'indigène soumis, est encore une figure-type fondamentale dans l'iconographie colonialiste et post-colonialiste. Fanon a mentionné la chose, il est impossible de ne pas souligner l'importance extrême de la relation entre Robinson et Vendredi pour les rapports

géopolitiques du système-monde des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles. Si les économistes des Lumières se servaient de cette fable pour justifier la recherche de profit et l'entrepreneurship, c'est tout autrement lorsqu'on parle de social-démocratie. Ce dernier système vient contredire l'idée même de Vendredi en tant que concept heuristique, et sapant la belle relation de confiance établie dans le mythe entre l'Anglais et l'indigène.

*Je ne vois pas où vous voulez en venir...*

C'est très simple : Michel Freitag, ses adeptes vous le diront, a comme nom de famille Freitag. Traduit de l'Allemand, ce morphème veut dire Vendredi. Vendredi est un mot tiré du latin, donc de la même racine que Vénus. Il y a assurément une unité cosmologique et une intégration verticale entre ces niveaux du réel : d'abord l'Univers, puis le mythe et enfin l'homme. La pensée du penseur Michel Freitag vient s'insérer dans ces trois niveaux *à la fois*, sous prétexte d'une métaphysique des états sociaux qui est néanmoins très utile pour digérer le concept quasi-théologique que je vous présente ici. Finalement, ce qu'il convient de faire est un rapprochement, sur la bases des essences ci-haut nommées, avec une véritable prédiction du social, une science prédictive qui permettrait aux gestionnaires d'orienter les politiques publiques dans un sens vraiment légitime. La crise du politique et le désenchantement du monde ne sont que de pâles expressions pour masquer ce qui se cache réellement sous le tapis : une véritable révolution de la pensée, basée sur l'être multi-directionnel du Vendredi (de Vénus ou de Freitag, c'est selon, car c'est *la même chose*). La formule est vérifiable : prenez trois phénomènes en l'apparence désunis, reliez-les et vous arriverez au constat suivant : tout est relié. Il n'y a qu'un pas pour affirmer ceci : tout est la même chose. Je demande aux intellectuels de notre époque de se lever pour affirmer haut et fort cette métaphysique de l'Unique. Nous aurons Vénus comme étendard.

*Merci, professeur, j'espère que nos débats vous auront plu.*

C'est moi qui vous remercie.

*Nota : Cet article a été publié dans le bi-mensuel Des plumes et des mots édition du 15 mai 2006, Antibes, France.*

# D'ici comme d'ailleurs

MICHEALLARTIGAU

**A**ujourd'hui, comme hier, détient l'essentiel de ce que demain sera. Appelons-le monotonie ou certitude, peu importe. La vie, la pantomime de nos sociétés semble parer nos jours heureux d'une douce apathie faite d'émerveillement calculé et de surprise préméditée. L'artifice tient à cela. Faire voir ce qui est, mais ne point laisser ressentir ce qui en est. Le monde et ses misères sont une théorie, au mieux sont-ils une lutte quelque part dans nos écrans à l'heure du bulletin de nouvelles. Il y a, en ce sens, un effet de *mise à distance* du monde. Opération par laquelle tout se donne à voir, tout devient objet de savoir et de connaissance. Plus l'opération de mise à distance s'effectue, moins la réalité vue devient réalité sentie. Tout le pouvoir mystificateur, qui rend le quotidien possible, se joue sur cette mise en scène. Cioran disait que «seul un monstre peut se permettre de voir les choses telles qu'elles sont!». Or, pour fonctionner, toute société doit éviter de transformer les individus en monstres, c'est-à-dire qu'elle doit organiser le *voir* et le *savoir* de manière à évacuer l'horreur comme donnée sensible, susceptible de nous *toucher*. En fait, la question est fort simple. Comment se fait-il que nous nous accommodions de l'horreur ? Comment est-ce possible de vivre la douce mimique quotidienne en sachant que la vie telle que nous la sentons est avant tout une exception à une condition humaine monstrueusement inégalitaire, partout répandue ?

Certes, il n'y a, devant cette question, aucune réponse définitive. Mais ceci pourrait être dit. La vie de tous les jours est peuplée de lieux communs, de repères, de symboles. La vie, dans sa mélodie journalière est porteuse d'une certaine cohérence. «Ainsi va le monde», dit le dicton. Ainsi. Ainsi. Ainsi. Ce mot bref traduit dans sa résonance une part énorme de résignation, une acceptation tacite de l'ordre des choses. Et l'ordre des choses veut, qu'ici bas, l'injustice soit le soleil, alors que la justice tient de la comète, éphémère apparition dans le ciel d'heureux élus. Et si ainsi vont les choses qui sommes nous pour nous y opposer ? Comptons-nous chanceux de s'être mérité une place loin des horreurs et

faisons honneur à ceux qui souffrent en profitant de notre chance. Voilà pour la mise à distance. La vérité est que nos sociétés ont secrété, comme condition première d'équilibre, un voile épais, un filtre mystificateur qui nous protège contre l'intense palpabilité de la souffrance, qui couvre, ou plutôt pare la réalité d'une texture plus lisse, plus acceptable pour ne pas dire plus vivable. Ce voile permet ainsi de vivre à tous les jours, d'être soi-même et d'accomplir une *mission* au sein de la société. C'est par ce même artifice que l'éviction d'un animateur-radio vulgaire nous mobilise et nous *touche* beaucoup plus que les *rumeurs* des génocides par-delà nos océans. Ainsi, l'horreur constitue ce mythe habilement mis en scène et suffisamment édulcoré pour que, lors du bulletin de nouvelles, personnes ne s'étouffe en buvant leur digestif. L'horreur, dans nos contrées saines et sécurisées, est une fiction projetée sur les écrans de cinéma. La mort est un graffiti urbain, bon pour éveiller les idées d'un ado en manque d'attention. Nous sommes, riches nations, hors du temps. Murés dans une vaste citadelle transparente, observant le monde comme on observe un documentaire touristique habilement monté : pas de longueurs, pas d'images choquantes, donnez nous le sucre, mais ne nous montrez pas la canne. Ainsi en va de notre vision globale, asservie plus que jamais à l'impossibilité d'être touchée par la chair du monde.



## Du De Du Du

J EANCHAPLEAU

Bon bon bon, comprendre, maintenant ?

Prendre avec soi ? Prendre en soi ?

Considérer l'in-su comme su d'un savoir patentable ou patenté ?

Belle patente !

Patente que j'y pense, 50 % d'un bac, ça tient pas grand chose, mais c'est déjà un bon rabais applicable a toute l'élite élitable élue.

Devrons-nous avancer au néon dans l'éther du risible ?

Pour ce faire, je propose une réflexion critiquetiquetique sur le de du du. Ce de précédant le le dans le du. De. Le départ précédant les deux points. Une titre, une ouverture dans l'irréférenciable : du de dans le de du du fondant le le. Parce qu'un le infondé, qui ne connaît pas la mer, la limite qui respire, tombe irrémédiablement dans l'emprunt de l'ancêtre. De l'ancêtre du le qui désigne le ça.

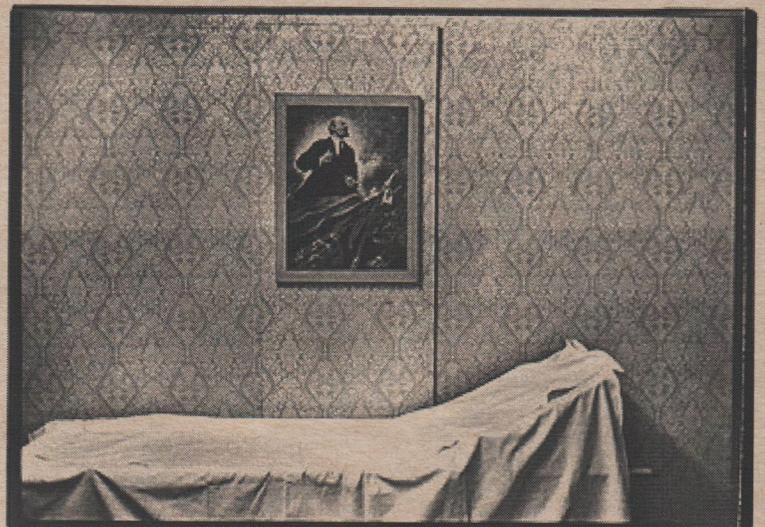
Comprendre rien c'est déjà comprendre du de, du d', du d. Placer la pointe de sa langue a la rencontre de l'alvéole dentaire et de la gencive, c'est toucher la limite, le ( d ) phonétiquement constricteur et rétentionnaire. De l'importance du portable porté par le porteur ( l'utilisation du masculin dans cette affirmation ne sert qu'a faire chier).

Con-prendre. Con. Prendre. Prend-re. Re : encore et toujours, c'est a ça que ça sert des fondations ?!?

## Critique de la socio-critique marxiste

JULIENSIMARD

L'aspect oblitérant de l'article ci-haut mentionné doit nous faire oublier l'aspect purement idéologique des arguments présentés. L'utilisation du groupe vulgaire – au sens romain et latin – les *Backstreet Boys*, n'est pas un bon choix scientifique. Il aurait fallu fonder l'étude dans un fait social plus ancré en *société* – en l'occurrence un engouement de la musique – dans une partie plus 'classique' de l'Art musical. Si Mozart ne réussissait pas à amener les foules de son vivant à constater une unicité terre-ciel – ainsi donc, une double-hélice entre des mondes séparés à la naissance -, les *Backstreet Boys*, ou peu importe comment faut-il les nommer, ont échoué encore plus encore dans leur échec face à l'Absolu. En l'occurrence, le postulat herméneutique de l'article ci-haut mentionné est parfaitement *idéo-logique*, au sens marxiste du terme. Si le cheick des Bédouins du Cyrénaïque (Lybie) se cache derrière un voile de légitimité, en l'occurrence l'idée d'autorité, il ne pourra jamais, néanmoins, se déclarer *lumpenprolétaire*. Le Salon de la conscience est purement freudien. Budapest a cessé d'exister bien avant 1956 ; des affirmations aussi insipides sont monnaie courante dans l'article ci-haut mentionné. L'idylle de jeunesse de l'auteur masque une mortalité profonde de l'Origine.



# De la Théorie générale de la transmission symbolique

*Phy-sique (3,1416)*

**B<sub>3</sub>** ordant le cours de ce qui constitue la mosaïque grise des villes post-industrielles s'écrase l'incongruité d'inanimés objets rageusement métalliques ; armures de tôle éclectiques, capital du luxe et fusées cristallines des hommes infâmes, ils sont la pénétration décousue d'un gros enfant balbutiant ; l'absence de tact en puissance, quant au fait d'entrer dans le monde.

Pour savoir où et quoi, décrivons : ces objets sont massifs, d'une longanimité gracile et courbaturement fine ; de profil, l'arrière est abrupte, presque carré, donnant naissance à un plateau de tôle, orné parfois d'un aileron, sorte de ventouse obsolète qui fait s'accrocher l'objet à l'illusion d'une vitesse croissante. Cette section de l'objet est amovible, comme la mâchoire d'un chien sauvage ou la trappe qui mène au sous-sol d'une auberge allemande (de ces auberges embaumant l'ail et l'humeur). À la finalité de ce plateau amovible naît un dôme vitré quelque peu galbé : sa courbe est la même que celle du milieu de ma cuisse. Ce dôme vitré est translucide comme le cristal, souvent épais et équipé d'un petit bâton vibreur qui le frotte et le frictionne. Par ce dôme translucide, il est possible de voir à l'intérieur de l'objet, qui est en soi la miniaturisation d'un salon anglais, ou d'un café hypermoderne. Tout objet phallistique y est doublement proportionnel à ce qu'il représente. Ainsi, n'importe quel trophée de chasse se devrait d'y être miniaturisé. Il est possible de sentir les forces internes d'une telle composition spatiale dans l'indépassable ouvrage de Ramirez de la Serna.<sup>8</sup>

<sup>8</sup> De la Serna, Ramirez, *Dialectica de la materialidad – Estudio sobre la navidad de la forma*, Mexico, 1976, Universidad nacional de Mexico, coll. Parallelismo, p. 278.

NICOLAS PETELROCHETTE

Après le dôme vitré émerge le second plateau, poursuivant la suave ligne, aérodynamique, en forme d'arc, couvrant comme le ciel nous protège, le salon anglais intérieur. Symétriquement, un second dôme de cristal fait face au premier, laissant également pénétrer le regard profondément à l'intérieur de l'habitacle.

À l'origine de sa motricité se trouve l'inavoué désir de s'emparer du flot public qui s'ouvre comme la mer immense sous les distances dévorées, envoûtées par le glissement de l'impossible sans cesse nié, seconde après seconde, mètre après mètre.

En somme, et pour clore cette description d'usage, de largeur, l'objet est deux fois plus petit que l'ensemble de sa longueur. Ses côtes sont affublées d'ouvertures, généralement quatre, semblables à autant de portes de saloons ; ces portes, cependant sont de fer, comme le seront les portes du nouveau Far West, cette sauvage épopée des aires inconnues, celle qui s'articulera lorsqu'aura cessé d'être cette planète en perpétuel rétrécissement.

*Méta (363)*

Il est possible de sonder et de scruter le micromonde qui se constitue ainsi que la transposition symbolique de l'univers social qui s'opère au sein de l'objet analysé. La théorie générale de « l'habitacle amovible » ou *habitacus mobiles*, est celle du transfert des paramètres du réel au cœur de l'abri mouvant. Il est en effet possible d'accomplir tout ce qu'un humain peut accomplir à l'intérieur dudit objet ; il est possible d'y manger, d'y dormir, de s'y reproduire et d'y mourir. Ces quatre états fondamentalement humains sont aisés à concevoir dans *l'habitacus mobiles*, et souvent considérés plus normaux si ils y prennent place qu'à nul autre lieu. Tel est le point de départ de la théorie générale du transfert symbolique et de l'objectivation de l'existence des Hommes qui s'opère au cœur de *l'habitacus mobiles* : de cet état de fait il est possible de poser la question de la fondation du sujet lorsqu'on retire à celui-ci la possibilité de se refonder quotidiennement, de façon immanente, dans le tiers symbolisant, oasis de sens, que constitue *l'habitacus mobiles*. Il y a une forte

part de rituel dans la transmission symbolique de la possibilité sociale et familiale d'adopter le tiers symbolisant comme nouvelle réalité du parcours social ; la transmission est d'abord transgénérationnelle et transformationnelle, le parent démontrant à sa progéniture le fonctionnement de *l'habitaclus mobiles* ; ce dernier pourra ainsi occuper l'espace symbolique du parent d'abord, pour ensuite s'en séparer, lors de l'explosion d'une grande déchirure du tissu filiationnel, pour acquérir sa liberté propre, sensible et objective, d'entrer dans le monde, acquérant lui-même la *possibilité d'acquérir son habitacus mobiles* singulier subjectif.

#### *Micro-théo-phy (N\*2\*3)*

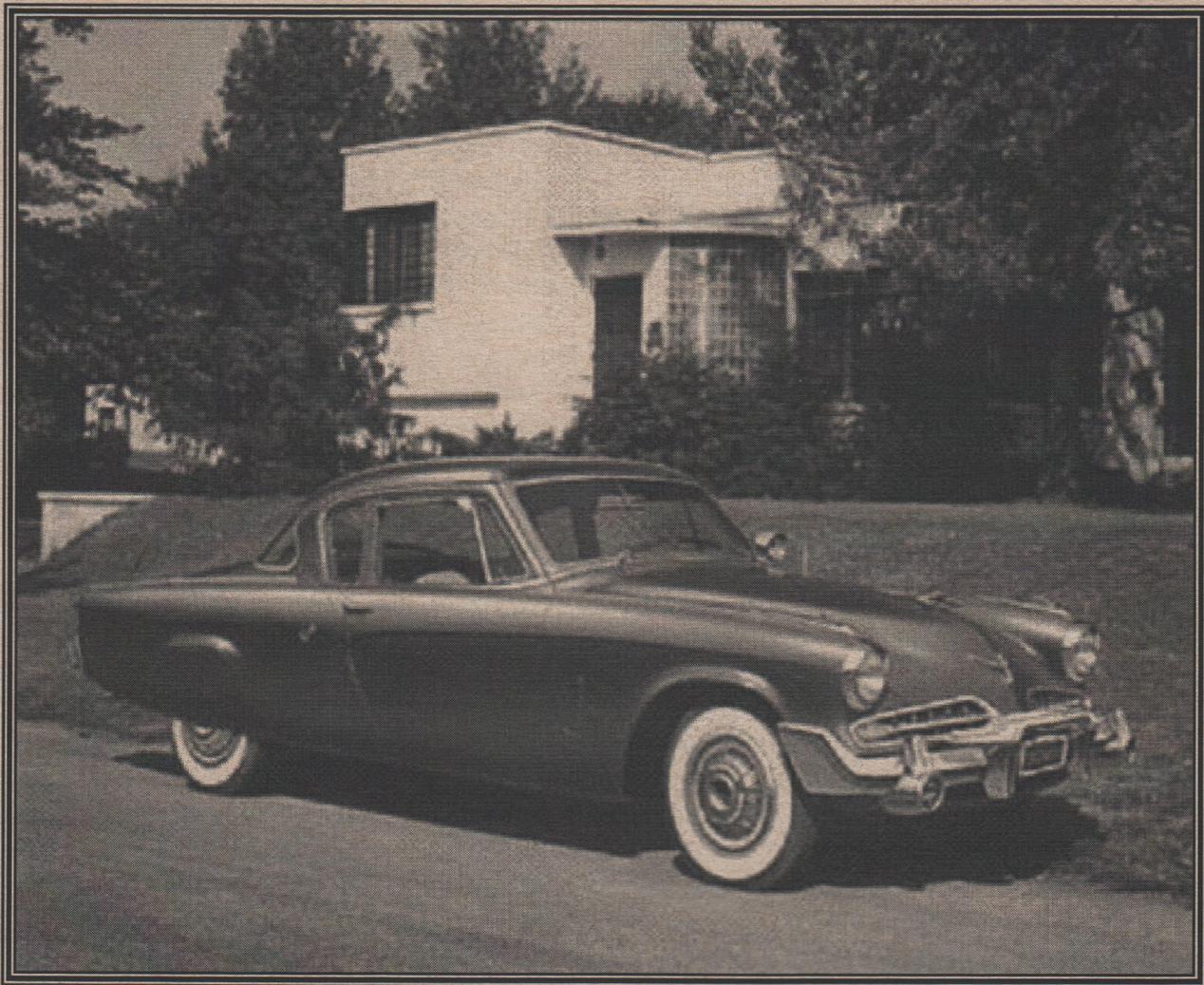
Puisque la mobilité est au cœur de la *Théorie générale de la transmission symbolique*, analysons ledit mouvement. Le mouvement circulairement clos s'effectue dans le circuit qu'a constitué l'état lors de l'élargissement des artères et des veines de transmission physique. C'est-à-dire que rien n'est possible lorsque *l'habitacus mobiles* fait diverger son chemin hors de ce qui a été défini préalablement comme une possibilité ; le parallèle ici est intéressant : la constitution des limites lors du déploiement du circuit de possibilités est semblable, voire identique au déploiement de possibilités auquel est soumis le sujet lorsqu'il se constitue comme tel. Le triangle sensible aux pointes rituelles rebondissantes qui apparaît alors fait émerger pléiade de dialectiques. Ce triangle conceptuel, il est l'articulation entre la transmission symbolique et ses deux acteurs (*l'habitacus mobiles* et le sujet) dialectiquement soudés en une valse déchirante. Revenons sur l'aspect de la définition du déploiement symbolique, celui-ci constituant une grande part de la *Théorie*. Il est fondamental que s'effectue le déploiement sensible du sujet dans les limites sensibles et sensibles qui sont instituées rituellement par la sphère du social ; dès que ce déploiement s'effectue hors du cadre rituel, le sujet sombre ou fait en sorte qu'on fasse en sorte qu'il sombre. La définition du sujet comme déploiement normatif dans le champ du sens, Foucault en traite en ces termes : « Le sujet subjectif sait reconnaître ce qui a su plaire à ceux qui sont sa raison de plaire, c'est-à-dire ceux qui s'imposent comme nécessité de se mettre au

monde une seconde fois, et d'actualiser cette seconde naissance normative geste après geste. »<sup>9</sup>

Il est intéressant de comprendre que, dans ce déploiement du sujet – et c'est ici qu'intervient la notion, et son importance, d'*habitacus mobiles* – *l'habitacus mobiles* constitue une méthodologie de pouvoir ; une actualisation du nœud gordien de l'être actif lorsqu'il élabore son reflet par le caractère de nécessité autocratique de celui-ci. Si *l'habitacus mobiles* est une méthode de tutelle du pouvoir transversalement enfoncé dans le social, c'est principalement parce qu'il est l'acquis intemporel par lequel transige le sens du sujet. La concrétisation simple de cette méthodologie de pouvoir s'élabore par le mouvement même ; en effet, impossible de sortir des chemins battus, impossible de s'évader hors des canaux de transmission et d'échange, impossible de changer de continent, de voler ou de nager, de rouler hors du meuble ou de l'immeuble, de passer outre les symboles et les contraintes ; le mouvement est réglé comme l'horloge, il est régi, démontrant que tout est histoire de contrainte.

La *Théorie* s'élabore *a priori* à partir de cette simple notion de reflet : constitution de notre être social à partir de *l'être au monde* nécessairement fondé par *l'habitacus mobiles*. Dans le corps social, le *triangle sensible de la transmission symbolique* est en quelque sorte le pubis symbolique entretenu par le pouvoir ; de ces pubis taillés et fiers, centraux et centralisés, sans poil bicornu, sans défaut ; de ces pubis de nouvelle forêt, sorte de forêt noire des temps post-modernes, forêt claire aux clairières symétriques, forêt vierge vierge de désordre. Le pubis de la post-modernité : triangle aux pointes sensibles, arrondies ; aller-retour suave entre le sujet, sa constitution et *l'habitacus mobiles*. Le corps social s'articule et se déprend de lui-même, naît une seconde fois lorsque viennent au monde ses poils pubiens ; ces petits poils humbles et charmés par le rituel fondateur du monde, ces petites pousses roses, vivantes et dressées, elles sont notre entrée dans l'âge adulte, sauvage sourire au soleil symbolique, douce caresse de notre maman Société.

<sup>9</sup> Foucault, Michelle, *Théorie actuelle de la mise au jour*, Grenoble, 1987, Éditions de l'Intérieur, p. 26.



## De L'Histoire

M<sub>3</sub>

arx a dit: L'histoire se produit deux fois; la première fois en tragédie, la deuxième fois en blague. [Je paraphrase] Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai bien l'impression que malgré toutes les nouveautés que nous offre la société post-industrielle, nous sommes dans une grosse blague.

Du moins je l'espère fortement!

Si ce n'est pas une blague, alors je deviens rapidement défaitiste...une blague qui cependant est tragique. Une tragédie réelle qui se présente à nous en blague. Prenons un exemple: Wajdi Mouawad qui démontre avec brio la tragédie dans laquelle notre monde nous plonge, la monstruosité qui nous guette tous à un moment ou un autre de notre vie. De l'art tragique dans des vies arrachées de toutes considérations esthétiques: des vies déplacées, hors de l'arène politique de la discussion, la sortie de l'humanité à travers la guerre qui devient la loi. La réelle tragédie qui met en scène la bête, le monstre.

Et nous l'air sérieux: Quelle belle pièce!

Ça doit être une blague!

Ce n'est pas beau du tout, c'est le cri de quelqu'un qui veut nous avertir que la catastrophe s'en vient! Ça ne porte de l'espoir qu'à condition de trouver ça inacceptable!

Il n'y a pas de Tirésias dans les pièces de Wajdi.

Peut-être devrait-il en avoir un pour le public? Je ne sais...

Chose sûre, le public devrait pleurer et être outragé, non pas enchanté.

Ne croyez pas que je n'aime pas Wajdi, c'est tout le contraire. Il me trouble sur la condition humaine, justement parce qu'il s'interroge sur cette condition; chose que peu font.

Pour en revenir à la blague et à la tragédie, si nous sommes en plein dans la blague, de quelle époque sommes-nous la piètre copie hilare? Je pense que c'est là notre unicité, en faisant rupture radicale avec le passé,

WILLIAMROSS

nous sommes portés à commettre toutes les erreurs du passé humain en une seule époque...

Avec une prédominance pour le Moyen-Âge, je crois que nous ne sommes qu'une piètre copie d'un temps avant notre existence en tant qu'humain... ce qui rendrait compréhensible l'effort véritable et à moitié conscient que nous faisons pour nous détruire mutuellement.

La science n'accepte pas le vide, elle le remplit constamment. Du trou noir à la matière noire, elle fait du vide évident quelque chose de tangible. Elle s'efforce à combler le vide, car le néant l'effraie, c'est juste : le néant est effrayant. Le vide physique est là et nécessaire, mais la science le confond avec un autre vide: le néant humain.

La mise en scène du néant. Là où l'être humain n'est qu'une condition purement biologique. Comment justifier le fait qu'un prisonnier d'Auschwitz se relève sous la pression d'un fusil alors qu'il se dirige vers la chambre à gaz? Qu'est ce qui empêche un individu de pouvoir objectivement distinguer les deux morts qui l'attendent? Mis dans le néant de l'humanité, où l'humanité n'est plus, ce genre d'absurdité effroyable se met en scène.

Non, définitivement nous sommes dans une tragédie. Tragédie d'autant plus tragique qu'elle se présente à nous avec la légèreté d'une blague...



# De la Vérité

REDACTEUR EN CHEF



Manangez toute d'la câlce de marde, on s'en tabarnaque de c'que vous pensez. Ici, vous trouverez beaucoup de vérités, très peu de plaisir. Essayez pas de jouer les épais qui comprennent rien. D'ailleurs, on a quelque chose de pas pire pour vous : on va jaser de l'osti de marde, de ce qui en est partout et pour tous, sans équivoque. Ceux qui ont à chier dans leur culotte vont pouvoir se lâcher lousse, ceux qui doivent chier sur les autres aussi. Ça va être écoeurant, irrémédiable, un christ de gros bûcher pour les caves. Je lance l'invitation : faites ce que vous voulez, mais pas n'importe quoi. Fermez vos câlces de yeules sales pis écoutez.

J'ai ici un petit schéma pour les sacrament de tabarnaque de gros osti d'enfant de chienne de cruches de câlce de raté qui auraient pas encore compris :

**LIBERTÉ = ÉGALITÉ**

VS

**INÉGALITÉ = DOMINANT-DOMINÉ = POUVOIR**

Très simple : les conclusions sont que la liberté engendrant l'égalité, et le pouvoir l'inégalité, les deux sont antonymes, et donc, il faut soustraire le pouvoir de ce monde parce que c'est de l'osti de marde. Ceux qui pensent le contraire en sont aussi. La dialectique, j'ma câlce dans le rectum pis j'te fais d'la soupe avec.

La date limite des textes pour le deuxième numéro est le 10 mai 2007

Pour nous faire parvenir le fruit de vos esprits et/ou de vos entrailles, contactez sans frais

**delostidmarde @ gmail.com**

Souriez + Vous etes sous surveillance